

Chapitre II

SESAM le 2 octobre & le 6 novembre 1982

Essais de psychanalyse p. 49

OC p.281

I - Les traumatismes

NOTES - Le chapitre II s'ouvre sur la question du temps :
 - La névrose traumatique est une « répétition »
 - Le Fort-Da est la manière dont l'enfant rentre dans le temps

Il y a un écart entre but et pulsion parce qu'il y a refoulement, et il n'y a d'entrée dans le temps que parce qu'il y a refoulement.

On comprend dès lors l'importance du temps dans l'analyse : le temps permet une levée partielle du refoulement. L'analysant dit : "Vous avez su attendre". Attente dans le non - savoir.

Cet écart n'est possible qu'en référence à une loi, castration symbolique, qui empêche l'immédiateté du plaisir déplaisir.

Dans la névrose, il y a une impossibilité de transformer la tension en attente. Or on ne peut penser le désir sans attente. Rentrer dans le temps, c'est accepter la séparation – la naissance.

On s'attendait à une corrélation traumatisme-névrose, or ce n'est pas ça qui se passe. Qu'est ce qu'un traumatisme ? Freud introduit ici ce concept : c'est une intrusion sans attente

Essais p.50

OC p. 282 (10)

Effroi, peur, angoisse sont des termes qu'on a tort d'utiliser comme synonymes : leur rapport au danger permet de bien les différencier.

Le terme d'angoisse désigne un état caractérisé par l'attente du danger et la préparation à celui-ci, même s'il est inconnu.

NOTES - Dans l'angoisse, il y a attente : il n'y a pas d'objet définissable et reconnaissable. Cette attente s'installe pour protéger le sujet de la rencontre ou de l'objet qui fait peur : avoir peur est le signe qu'inconsciemment nous savons de quoi nous avons peur. Le sujet veut ne pas vouloir ce qu'il veut ! La peur de n'importe quoi, de n'importe quel « objet » est toujours au service du refoulement de la volonté propre quelque que soit l'objet ou le sujet dont il a peur.

Le terme de peur suppose un objet défini dont on a peur.

NOTES - La peur suppose une attente comme l'angoisse mais différente. Que l'objet soit connu ou non, quand la rencontre avec l'objet dont on a peur va avoir lieu, on dit : "c'est ça". Celui qui a peur va savoir au moment où ça arrive que c'est de ça dont il avait peur même si il ne le savait pas.

Ça ouvre sur le désir d'une catastrophe qui est une manière d'éviter l'angoisse. On a tous rencontré des gens qui désiraient devenir fous. On sait combien la peur est dans l'ordre du désir. Ne pas désirer fait fonctionner le désir, tandis que dans l'angoisse, on est dans un temps qui ne sera scandé par aucune rencontre ni de joie ni de peur. C'est un temps qui n'en finit pas, où rien n'arrive, ni de peur ni de joie.

Quant au terme d'effroi, il désigne l'état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé : il met l'accent sur le facteur de surprise.

NOTES - Il y a court-circuitage du temps du sujet. Il ne reste que le temps absolu : le temps délié de l'attente, privé du temps ; c'est la sidération.

Et l'objet dans l'effroi ? Il y a de l'objet que s'il y a attente. Il n'y a objet que dans la mesure où une deuxième rencontre, par la médiation du désir dans la peur, permet de référer à une première rencontre. L'effroi ne peut être référé à une rencontre qui a déjà eu lieu parce qu'il n'y a pas eu de mots. L'objet est le signifiant de cette première rencontre. Il n'y a pas d'objet "à priori": l'objet analytique est ce qui est reconnu dans le deuxième temps comme perdu dans le premier temps.

Le traumatisme n'est pas ce qui arrive objectivement, mais ce qui arrive quand il n'y a pas fonctionnement du temps (des deux temps). Il n'y a de rencontre que dans l'attente. La passivité, c'est la dénégation de l'attente.

Quand n'y a-t-il pas eu fonctionnement des deux temps? Quand il n'y a pas eu une première rencontre, quand il n'y a pas eu jeu avec les mots, et quand le signifiant de l'absence n'est pas devenu le moment de l'attente. Ce qui se répète dans le rêve, c'est la non - symbolisation de ce moment.

Essais p. 50 & 51

OC p. 283 (10)

La vie onirique des névrosés traumatiques se caractérise en ceci qu'elle ramène sans cesse le malade à la situation de son accident.... On voit, dans l'insistance de l'expérience traumatique à faire retour dans le sommeil du malade, une preuve de la force de l'impression qu'elle a produite. Le malade serait, pour ainsi dire, fixé psychiquement au traumatisme... Et pourtant, à ma connaissance, les malades qui souffrent de névroses traumatiques ne s'occupent guère pendant la veille, du souvenir de leur accident. Peut-être s'efforcent-ils de n'y pas penser.

NOTES - L'accident vient comme ce qui se répète dans le rêve.

Le rêve dans la névrose traumatique, c'est le rêve des courts-circuits du temps. Le concept de répétition est déconnecté de l'attente, du temps. Ce qui se répète dans le rêve est une répétition névrotique qui demande une interprétation pour livrer le sens qu'elle cache.

La parole qui tranche, c'est celle qui dit la confusion.

L'absence de souvenir est corrélative du court-circuit de l'attente. Quand il n'y a pas de souvenir, on peut se demander ce qui n'a pas été symbolisé : la naissance ? La première rencontre ? Pour percevoir quelque chose dans l'ordre du désir, nous réinterprétons notre naissance. La naissance, c'est le lieu de l'effroi. Un enfant cherche à ce que ce ne soit pas ses parents qui lui ont donné la vie, (ils la transmettent) car la dette est impossible (écrasante). La naissance devient un lien pathogène quand elle n'est pas un lieu de rencontre entre l'enfant et ses parents : l'adoption est nécessaire. Il y a un processus d'adoption dans l'analyse : il faut que, dans le transfert l'analysant puisse trouver une rupture qui ne soit pas un rejet.

II - Le Fort-Da

Essais p. 52

OC. P. 285 (12)

Le jeu des enfants.... L'enfant avait une bobine en bois avec une ficelle attachée autour...Il jetait avec une grande adresse la bobine, que retenait la ficelle, par-dessus le rebord de son petit lit à rideaux où elle disparaissait tandis qu'il prononçait son o-o-o-o riche de sens ("parti" en allemand "fort"). Il retirait ensuite la bobine hors du lit en tirant la ficelle et saluait alors sa réapparition par un joyeux "voilà" ("da" en allemand)

NOTES - Avec le jeu, l'enfant de Freud entre dans le temps, dans l'attente. Il n'y a pas de temps humain sans attente. Par exemple lors de naissances accidentelles, il y a un ratage d'entrée dans le temps et aussi dans la symbolisation.

Le traumatisme ne touche pas aux mécanismes de l'intelligence, la surface reste opératoire. Il est important de délivrer les gens de

l'automatisme fou dans lequel ils sont pris : par exemple, l'hyper automatisme fou des enfants surdoués qui est une manière de ne pas se livrer à la parole. Il y aurait à interroger l'automatisme que certains psychanalystes établissent (les machines désirantes). Ça ouvre la question de la présence de l'analyste et de l'analysé. La présence n'est pas un concept scientifique.

Essais p. 51 & 4
OC p. 284 (11)

...mettre au premier plan le point de vue économique, la considération du gain de plaisir.

NOTES - Freud insiste sur le gain de plaisir en utilisant une métaphore bancaire. Rapporter du plaisir c'est une plus-value.

P. 53 note 2
OC. 285 note 1

...l'enfant avait trouvé pendant sa longue solitude un moyen de se faire disparaître lui-même...

NOTES - Une identification à l'image de soi est toujours identification duelle à la mère. "Quand j'ouvre la bouche c'est ma mère qui parle".

La tentation du psychotique c'est de ne pas rentrer dans la jalousie, ce qui est impossible, car la jalousie est structurante. Rencontrer un psychotique, c'est faire l'expérience de la souffrance en soi. C'est à ce point de souffrance là que peut s'accrocher le psychotique.

Essais p. 54 & 1
OC p. 286 (13)

Il était passif à la merci de l'événement ; mais, voici qu'en le répétant, aussi déplaisant qu'il soit, comme jeu, il assume un rôle actif.

D.V. C'est peut-être la phrase la plus importante.

* Par le moyen (ou l'acte) de la répétition sur la scène du souvenir et / ou dans la projection du jeu, il y a passage, articulation entre :

- ce qui arrive dans l'événement et ce qui arrive dans le jeu
- l'action dont on est l'objet et l'action dont je suis le sujet
- la mise en demeure par le fait accompli et la mise en perspective par le désir

* Il y a bien passage de la passivité à l'activité, mais en même temps, il y a changement d'ordre et sans ce passage qui articule deux ordres "supposés", ces deux ordres n'existeraient pas.

+ Il n'y a d'événement (qui nous *arrive*) que relativement au souvenir qu'on en a à la mémoire

à la part qu'on y prend psychiquement

+ Il n'y a de jeu ou de souvenir ou de répétition que relativement à un événement dont j'ai été l'objet et qui s'est accompli en moi sur une autre scène, la scène psychique.

Il s'agit alors de rendre compte de ce "passage" qui implique discontinuité et renversement.

- Discontinuité, changement de scène - de l'événement au psychique
- Renversement que Freud, un peu vite peut-être, réfère à une impulsion de vengeance : "se-venger-de-sa-mère", réprimée (?) dans la vie quotidienne dans l'échange "imaginaire" des prérogatives du sujet (actif) - du toi au moi-sujet (moi,je).

- Pour rendre compte de ce passage, Freud exclut "la mise au compte d'une pulsion d'emprise (Bemächtigungstrieb)" qui affirmerait son indépendance à l'égard du caractère plaisant ou déplaisant du souvenir. "On ne peut pas indéfiniment tirer une pulsion de sa manche pour rendre compte d'une difficulté ou d'une contradiction. En tout cas, même si Freud ne le dit pas explicitement, une "pulsion" ne saurait rendre compte de l'articulation de deux ordres puisque le mythe de la pulsion la suppose : elle naît à l'articulation du soma et de la psyché.

Avec l'exemple de Freud, nous sommes bien en ce lieu d'une articulation entre ce qui se passe entre le soma et ce qui se passe dans la psyché de chacun et cette articulation sans laquelle on ne peut rendre compte ni de la psyché, ni du soma, c'est la parole, le fait que ça parle.

- Pas plus que de la pulsion d'emprise Freud ne peut se satisfaire de la pulsion d'imitation comme motif de jeu.

Actif / Passif

Toi / Moi

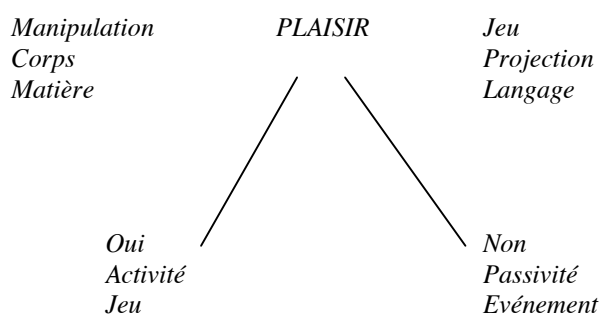
Plaisant / Déplaisant

Essais p. 55 & 1

OC p. 287 (14)

...l'enfant ne pourrait répéter dans son jeu une impression désagréable que parce qu'un gain de plaisir d'une autre sorte, mais direct, est lié à cette répétition.

NOTES. Il y donc quelque chose de déplaisant que la répétition rend plaisant : ceci nous entraîne dans une contradiction.



On peut penser qu'actif et passif sont sur la même ligne alors qu'à son insu Freud dit autre chose: il est actif sur la même scène où il a été passif, c'est un plaisir dans le jeu, non dans l'événement. Subtilement nous passons d'un plaisir - déplaisir relatif à une décharge économique à un plaisir qui est identifié à un acte, un acte de Parole. Il change d'ordre ; il passe de l'événement au jeu, de quelque chose qui est de la manipulation de son corps à quelque chose qui est de l'ordre de la projection, ou de quelque chose qui est de l'ordre du corps matière à quelque chose qui est de l'ordre du langage. C'est indiqué avec précision dans le texte alors que Freud ne l'a probablement pas vu.

Le plaisir est de l'ordre du changement d'ordre. Jusqu'à présent, le plaisir est de l'ordre de l'objet ; c'est un bon objet qui va satisfaire adéquatement ou c'est un mauvais objet qui ne fera pas plaisir. On passe d'un endroit où le plaisir est relatif à l'objet bon ou mauvais à un plaisir qui n'est plus relatif à l'objet mais relatif au changement d'ordre et à la parole ou plutôt au langage.

C'est au profit de ce changement d'ordre qu'il y a une possibilité ou une tentative d'échange des prérogatives du sujet : "Ce n'est pas Toi, c'est Moi". Ce changement d'ordre permet :

- le jeu entre toi et moi ou entre toi, je et moi

- de s'affirmer dans l'acte de parler comme sujet : "Pas Toi, Moi". Et aussi parce que Toi lui a dit Toi, ça marche ensemble.

C'est problématique pour le jaloux, car s'il n'y a que toi et moi, je ne peux devenir sujet que si je deviens toi. Le Jaloux envie le rapport de l'autre à la jouissance et non à l'objet. Les jaloux sont jaloux de ceux qui ne le sont pas : il veut constamment que le toi ne soit pas toi pour que lui soit lui. Alors, il réduit le toi, mais dès qu'il réduit le toi, il n'a plus d'identification et sombre dans le vide. C'est pourquoi les jaloux pervers épousent des hystériques. Tout marche bien jusqu'à ce que tout explose. L'hystérique ne va pas cesser de renoncer à sa personnalité dans une espèce d'amour enchanteur développé par la tendresse du jaloux, et le jaloux, plus ça va se passer comme ça, moins il va avoir de buttées, plus

il va sombrer dans sa jalousie. Ils ne fonctionnent qu'à deux. On ne peut sortir de cette situation de jalousie-vengeance que par la médiation d'un autre qui est de chacun des sujets et qui ne soit ni de l'un ni de l'autre. Derrière les pratiques sexuelles ou comportementales qu'on appelle perverses, on tombe sur quelque chose qui est rigoureusement de l'ordre de la vengeance et dont tous disent que c'est sans plaisir : il n'y a pas d'altérité, mais, il est mis en première place une altérité imaginaire.

Dans la vengeance il n'y a qu'un seul sujet dédoublé.

Essais p. 55 & 2

OC p. 287 (14 fin 15)

On voit bien que les enfants répètent dans le jeu tout ce qui leur a fait dans la vie une grande impression...et (ils) se rendent pour ainsi dire maître de la situation...Mais, d'autre part, il est bien clair, que toute leur activité de jeu est influencée par le désir qui domine cette période de leur vie : être grand, pouvoir faire comme les grands.

D.V. Il y a discontinuité et renversement.

- D'une part , "ils se rendent pour ainsi dire maîtres de la situation" dans la projection, *mais* il est bien clair que toute leur activité de jeu est répétition,

- D'autre part, cette activité est influencée "par le désir qui domine cette période de leur vie, être grands, pouvoir faire comme les grands..."

La pulsion d'imitation est remplacée par le désir de faire comme les grands...

Cela pourrait être une entourloupette... Ce qui étonne Freud c'est que même le caractère déplaisant n'empêche pas une expérience de se reproduire...Ce n'est donc pas le principe de plaisir qui commande la répétition...

Ou disons : - le plaisir qui commande la répétition dans le jeu n'est pas le plaisir (objectif) de la décharge et de la baisse de tension.

- c'est le désir de faire comme, d'être comme qui fait passer de la passivité de l'expérience (soma) à l'activité du jeu (psyché), ce qui fait passer d'être objet de soins et de parole à être sujet de parole et de soins.

NOTES - C'est là que Lacan va parler du "désir de l'Autre"¹, alors que Freud reste dans un désir comparatif. Le manque de l'objet ne renvoie pas à l'altérité désirante. Il s'agit du désir que l'on a de l'Autre, en même temps que le désir que l'Autre a pour soi. Désir qui constitue le sujet dans le Moi et le Toi parce que les petits d'homme deviennent sujets.

Le Moi est dans l'imaginaire : pas le Je. On comprend l'importance de l'expression "moi je...". Le sujet ne peut être que dans l'ordre symbolique constitué par la parole au lieu de l'Autre. Le Moi est l'instance représentative du Je c'est-à-dire l'instance imaginaire.

Le jeu a une dimension symbolique.

Chez et pour le pervers, le jeu est une prise au piège de l'imaginaire. On ne résiste pas au jeu de la tendresse du pervers. Le jeu est devenu interne à lui-même au prix d'un dédoublement du moi pour éviter la division du sujet. Le pervers c'est toi-moi à l'intérieur de lui. Tout ce qui va passer à proximité pour authentifier ça, il va le prendre dans un jeu fantasmatique. Quand on tombe dans le jeu, le piège de la tendresse du pervers, c'est à ce moment qu'on reçoit une giclée de haine puisqu'il ne peut rien vous donner. Ils le savent car ils disent souvent à leur partenaire : "Tire-toi avant qu'il ne soit trop tard". Mais l'hystérique se dit : "Comme il souffre !"

La rigidité de la perversion aboutit sans forme de distinction et de séparation à une illusion de ce qui se passe entre deux êtres et ce qui se passe entre humains. Il évite de tomber dans le gouffre de l'altérité

¹ Quand j'emploie "désir de l'Autre" c'est toujours avec "A"

radicale dont il se méfie. L'absence d'un langage fondé sur la parole en tant qu'elle est surgissement de l'altérité, fait que le pervers se trouve basculé soit dans le jeu soit dans l'événement pur : jeu dans lequel n'est pas impliquée la dimension de la parole, alors que ce que vise le jeu c'est l'implication de cette dimension.

La séduction est ce qui amène à faire ce que moi-moi veux et non ce que moi je veux avec la rupture que cela implique. Pour que ça marche, il faut que le moi soit mis en position de sujet dominant ne serait-ce qu'en se mettant au service de...

La jalousie chez le pervers ouvre sur des crises explosives mais jamais critiques. C'est la mort qui se fait passer pour la vie. Ce que demande le pervers malgré toutes les tentatives, c'est de dissoudre le lien de mort qui le lie à lui-même. Il est malin, c'est pourquoi on le retrouve chez les curés, les hommes de loi, les psychanalystes... Ça ne se situe pas dans l'ordre de la morale mais de la structure.

Les psychanalystes se cassent la tête car ils se croient dans une zone où sous prétexte qu'ils sont psychanalystes, ils sont hors de la perversion. Or ils y sont ! Le risque pour le pervers, c'est que l'analyse se transforme en indéfinie reposition de soi dans l'ordre de la rupture.

Par exemple dans les séances courtes, tout se passe comme si, parce que nous sommes psychanalystes, nous avons la possibilité d'intervenir dans la minute : dans la minute nous avons accès à l'essentiel. Avoir accès à l'essentiel, c'est toujours ne pas se soumettre aux médiations du corps, ce qui nous fait hommes: c'est la condition même de l'émergence de la parole. L'accès à l'essentiel, dans la mesure où ça se donne comme ça, c'est pervers et on fait n'importe quoi sous prétexte de faire l'essentiel.

Essais p. 55 & 2

OC p. 287 (15)

...l'enfant inflige à un camarade de jeu le désagrément qu'il avait lui-même subi et se venge ainsi sur la personne de ce remplaçant.

D.V. Freud amène tout de suite ici la vengeance qui fait passer l'autre à l'état d'objet (objet que j'étais antérieurement) comme preuve que je suis passé à l'état de sujet désirant : être le plus grand, le plus fort...

Mais si nous en restons là, qu'est-ce qui différencie le désir (substitutif) de la pure pulsion d'imitation en miroir ?

Il me semble que nous arrivons au cœur du problème théorique :

- si effectivement le principe de plaisir régit l'activité pulsionnelle dans l'ordre des représentations finalement et relativement au rapport à l'objet (corps) / satisfaction, qu'est-ce qui autorise (même dans l'imitation artistique) la reproduction "**d'impressions les plus douloureuses qui peuvent mener à un haut degré de jouissance.**"

Qu'y a-t-il au-delà du principe de plaisir ? La répétition : originaire et indépendante de lui.

Elle n'est pas – imitation / changement d'ordre

- comparaison objective / échange de la place du sujet dans le langage
- assouvissement à la régulation tensionnelle automatique / parole et rapport à l'altérité.

Le paradoxe, c'est ce que va devenir la compulsion de répétition en clinique : une répétition mortifère, rigide. C'est justement ce qui dans l'appareil psychique ne renvoie plus

- au changement d'ordre
- au sujet (langage)
- à la parole (altérité)

mais va rester coincé répétitivement

- dans l'imitation (imaginaire)
- la réduction du sujet à un objet de langage
- la dénégation de l'altérité originelle pour la mise en place d'une automaticité
 - rapide et anticipatrice (dans l'hystérie)
 - lente et rationalisée (dans l'obsession)
 - qui marche toute seule avec mise en retrait du sujet (dans la

psychose)

